

gardes-du-corps : un gouvernement conforme aux intérêts des peuples et aux lumières du siècle , est une bien meilleure sécurité.

Les autres troupes de la maison du roi étaient des corps d'élite. On les recrutait avec plus de soin que le reste de l'armée. On les payait mieux. On en exigeait davantage à la guerre. Les gardes wallones se sont illustrées dans la guerre de la Succession. Ce corps fut formé d'abord d'officiers et de soldats flamands, pour conserver à l'Espagne les souvenirs de l'attachement des peuples arrachés à sa domination ; ce lien, se dénouant de jour en jour, on les avait recrutées avec des déserteurs de tous les pays. En dernier lieu, on y avait laissé entrer les nationaux. L'ombre de Gonzalve se fût indignée en apprenant que dans une armée castillane, un régiment formé de Flamands et d'autres étrangers ait passé pour le meilleur.

Les carabiniers se recrutaient dans toute la cavalerie parmi les vieux soldats et les meil-

leurs sujets. Ils s'engageaient pour la vie, et renonçaient au mariage ; c'était la meilleure cavalerie d'Espagne. Il y avait quatre escadrons de grosse cavalerie, et deux escadrons de cavalerie légère, créés en dernier lieu pour former la garde particulière du prince de la Paix.

L'INFANTERIE espagnole se composait de trente-neuf régimens de trois bataillons chacun, dont quatre étaient dits d'infanterie étrangère, parce qu'on les recrutait autant que possible avec des étrangers, et parce que les officiers étaient en général d'origine étrangère. Quelques-uns de ces régimens étaient d'une création antérieure aux Bourbons. Plusieurs avaient été institués par Charles-Quint. Le plus ancien de tous portait le nom *immémorial del rey*, et il n'était pas resté mémoire de la date de sa création. Six régimens suisses de deux bataillons furent introduits par les rois de la maison de Bourbon. Douze bataillons

d'infanterie légère, armés comme l'infanterie de ligne, n'en différaient que par la couleur de l'habit qui était bleu, tandis que celui de l'infanterie nationale était blanc. La plupart de ces bataillons étaient d'une création postérieure à l'époque de la révolution française. Chaque régiment d'infanterie de ligne avait un colonel, un lieutenant-colonel, un commandant qui était aussi du grade de lieutenant-colonel, et un major (*sargento mayor*). Chaque bataillon d'infanterie légère n'avait que deux officiers supérieurs, un commandant et un major. Les bataillons de ligne étaient de quatre compagnies; deux compagnies du premier bataillon étaient de grenadiers. Quand cette organisation bizarre avait eu lieu, on s'était proposé d'extraire habituellement des régimens pendant la guerre, les compagnies de grenadiers, pour en former des divisions ou bataillons séparés, et de réunir ensuite les soldats des trois bataillons en deux, qui seraient

les bataillons de campagne : le cadre du troisième restant au dépôt.

Quarante-deux régimens de milice formaient en temps de guerre une infanterie plus nationale, plus brave, susceptible de plus grandes choses, que l'infanterie ordinaire. Cette institution avait été aussi empruntée à la France par Philippe IV. Charles III l'avait augmentée. Ces régimens étaient dans les seules provinces de la couronne de Castille, et recrutés par la voie du sort dans les provinces dont ils portent le nom. Ils étaient toujours au complet. L'État les armait, les habillait, les équipait, et payait en tout temps une portion de solde aux officiers. Pendant la paix, ils ne sortaient pas de chez eux, et ils vauquaient à leurs travaux, excepté pendant un mois, durant lequel on les payait. Les régimens de milice n'étaient composés que d'un bataillon, et commandés par un colonel et un major. Le colonel était ordinairement un homme considérable dans le pays, et le major, un officier supérieur de

l'armée. Il n'y avait que deux compagnies dans le bataillon, dont une de grenadiers et une de chasseurs. A la guerre, on réunissait ensemble les compagnies de grenadiers et de chasseurs d'une même province, et elles formaient quatre divisions de grenadiers provinciaux de Vieille-Castille, de Nouvelle - Castille, d'Andalousie et de Galice. Ces divisions, composées des meilleurs soldats de la nation, étaient des troupes d'élite, préférables même aux régimens de la maison du roi.

Il existait quelques corps de milices urbaines ¹, habillés en uniforme, mais peu nombreux; ils avaient été créés par Charles III, pour suppléer au défaut de garnison dans les places de guerre, et dans les ports exposés aux

¹ Les milices urbaines n'avaient pas de solde. Leur service était borné à la défense des villes où elles résidaient : cent trente compagnies, parmi lesquelles celles employées spécialement à la garde des côtes, à l'observation de Gibraltar et aux présides d'Afrique.

Anglais et aux Portugais ; enfin , quelques vétérans étaient chargés de la garde des maisons royales, des villes et de quelques forteresses ; quelques compagnies franches spécialement employées à la garde des côtes d'Andalousie , et aux présides d'Afrique.

La nation n'avait aucune organisation militaire ou de gardes nationales. Il n'était pas resté vestige des confréries, ni des troupes communales de Castille et d'Aragon du quinzième siècle. La seule province de Biscaye avait des levées en masse régulière, obligées d'accourir à la défense du territoire dans un délai , et suivant des formes déterminées par les lois. Les *Somatenes* de la Catalogne avaient disparu avec les privilèges, et la liberté de leur province. La noblesse même dans les provinces où son petit nombre, son aisance et ses mœurs la distinguaient du reste de la population , n'avait aucune organisation de milice que les *Maestranzas*, espèce d'associations de chevalerie composées de quelques centaines de nobles à cheval ; elles existaient

dans les villes de Valence , Séville , Grenade et Ronda , et ne servaient qu'à parader dans quelques divertissemens et fêtes publiques. Pendant la campagne désastreuse de 1706 , où les Portugais s'emparèrent de Madrid , Philippe V ordonna à sa noblesse de Castille de se rendre à l'armée du maréchal de Berwick , à Sopétran , avec armes et bagages. Un très-petit nombre de nobles obéit à l'appel du souverain , et ils ne furent bons à rien. Le changement des mœurs de la noblesse , et le perfectionnement de l'art de la guerre eussent rendu cette mesure plus infructueuse encore à l'époque dont nous parlons , quand même elle se fût accordée avec la politique.

L'HISTOIRE a consacré les plaines de Rocroi comme le tombeau de l'infanterie espagnole. La cavalerie a conservé jusque pendant la guerre de la Succession son ancienne renommée. Elle l'a perdue depuis cette époque. L'Espagne qui , au temps de Charles-Quint , aurait pu fournir

cent mille chevaux pour la guerre, n'a plus de haras que dans une seule province. Les chevaux andalous ardents, dociles avec leurs belles formes, ont quelque chose de la fanfaronnade de de cette province, la Gascogne de l'Espagne¹. Ils n'ont pas l'étoffe et la force nécessaires pour le coup de poitrail de la grosse cavalerie. Ils ne sont pas robustes, infatigables, comme il le faut pour le service de la cavalerie légère. C'est la multiplication des mules, qui a fait dégénérer les chevaux. On ne cultive les terres qu'avec des bœufs ou avec des mules; les transports de l'agriculture et du commerce, se font avec des mulets et avec des ânes. Les chevaux sont un luxe, et en dehors des besoins. Les races ont été en s'amointrissant depuis la conquête sur les Maures, et depuis l'extinction de l'esprit militaire.

Toute la cavalerie de l'Espagne allait à douze mille chevaux en vingt-quatre régimens, cha-

¹ *Mozo arrogante sobre un cavallo assombroso*

cun de cinq escadrons, et qui n'étaient jamais complets¹. Chaque régiment est commandé par un colonel, un lieutenant-colonel et un major. Il y avait dragons, chasseurs et hussards, tout cela distingué entre eux plus par la couleur que par l'armement et l'équipement. La cavalerie espagnole était mal dressée, et dans un état inférieur à l'infanterie.

L'ARTILLERIE espagnole, formée sur le modèle français à l'avènement de Philippe V, avait suivi dans son personnel et son matériel les variations et les améliorations de l'artillerie française². Elle s'était, comme elle, dégrossie

¹ La cavalerie espagnole est montée sur des chevaux jeunes, délicats, entiers. Elle manque de force et de solidité; avec elle, les affaires sont promptes et sans ressources. Elle aurait besoin d'une cavalerie plus flegmatique, plus solide pour l'appuyer.

Les différentes armes se distinguent par l'armement et non par les chevaux, car l'espèce est la même.

² Les Espagnols furent des premiers dans les guerres

vers l'année 1780, et avait adopté les calibres légers. Elle avait eu des canonniers à cheval en 1763. Dès la guerre de la Succession elle avait même eu un perfectionnement de luxe inconnu à l'artillerie française, les canons de fer battu. Le personnel, resté le même depuis Philippe V, avait subi une nouvelle organisation en 1807. Le généralissime avait remplacé l'ancien chef du corps, et avait communiqué ses ordres par un chef d'état-major pris parmi les officiers généraux du corps ¹. Il y avait quatre régimens d'artillerie de dix compagnies chacun, et dans les quarante compagnies, six de canonniers à

du quinzième siècle, à conduire du canon en bataille. Ils en avaient beaucoup, ils en avaient de très-gros et de très-petits. Les Français sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ont été leurs maîtres. Charles VIII, descendant en Italie, apprit le premier ce qu'était une artillerie mobile pour la bataille.

¹ Vallière, officier d'artillerie de France, le plus en réputation à l'époque où il a vécu, fut employé à mettre l'artillerie de Philippe V sur le pied de celle de Louis XIV.

cheval ; en outre , soixante-quatorze compagnies de canonniers miliciens sans officiers ni sergens , simples agrégés au corps des canonniers vétérans , et cinq compagnies d'ouvriers. Le matériel était comme en France réuni au personnel. Il y avait cinq dépôts d'artillerie , y compris celui de Ségovie , où est l'école des élèves. Un régiment d'artillerie était en garnison dans chaque chef-lieu. Les arsenaux de construction étaient dans les écoles. Un corps spécial de commissaires des guerres était attaché à la comptabilité du matériel. L'Espagne n'avait pas de train d'artillerie organisé militairement ¹. L'Espagne abonde en matériaux pour la guerre , fer , plomb , salpêtre. On entretenait deux fonderies , de canons de bronze pour le service de terre à Séville et à Barcelone , de canons de fer pour le service de mer à la

¹ Elle s'en procure à la guerre , par des marchés passés avec des muletiers , ou par des réquisitions de bœufs.

Cavada , près de Santander. Les fabriques de fer coulé et d'armes à feu sont à portée des forges dans la Biscaye et les Asturies , mais ont le grave inconvénient d'être exposées à être enlevées et détruites par la guerre.

LE corps des ingénieurs espagnols avait été créé en 1711 ; l'organisation en fut confiée à un officier général français nommé Vorbon , qui y porta l'influence du génie de Vauban autant qu'elle pouvait s'appliquer au caractère espagnol. Les ingénieurs espagnols étaient chargés des travaux de fortification et de l'architecture civile. On leur dut , outre quelques raccommodages de places, deux places nouvelles, le fort de San-Fernando de Figuières et le fort de la Conception , à la frontière du Portugal. Ces deux places, trophées du génie espagnol pendant le dix-huitième siècle, attestent plutôt la magnificence du souverain et le talent des architectes et des maçons , que la capacité des ingénieurs. San-Fernando offre le luxe des for-

tifications et de la bâtisse, sans défilement et sans rien qui annonce le projet d'adapter tant de luxe à la localité. A la Conception, où il ne s'agissait que d'occuper le sommet d'un plateau, on pouvait obtenir le même résultat avec une dépense dix fois moindre.

Dans les travaux civils, les ingénieurs ont concouru aux projets de canaux et à l'exécution de belles routes qui traversent la Péninsule. Ils ont montré dans la guerre de 1793 peu d'entente des retranchemens de campagne. La prise de Bellegarde et de quelques fortins en Rousillon n'ajoute rien à leur gloire. Ayant peu fait la guerre, ils n'avaient sur l'attaque et la défense des places qu'une théorie médiocre empruntée des livres français. Le prince de la Paix avait donné en 1803 au génie une organisation analogue à celle de l'artillerie ; il lui avait appliqué les réglemens du service français, avec cette seule différence que les directeurs des fortifications en France ne reçoivent d'ordre que du ministre, et qu'en Espagne leurs travaux étaient

subordonnés dans chaque province à une junte présidée par le capitaine général, et dont les officiers d'artillerie faisaient partie. Un régiment du génie, composé de huit compagnies de sapeurs et deux de mineurs, était contemporain du corps de l'artillerie. Les ingénieurs étaient chargés de l'instruction à l'école de Zamora, où l'on enseignait un certain nombre d'officiers et de cadets de l'armée. L'école du génie elle-même à Alcala de Henarès était théorique et pratique, et avait été établie en 1803.

LA direction des affaires militaires était confiée à un conseil de guerre et à un secrétaire d'état. Ce conseil de guerre avant les Bourbons avait le ministère entier, nomination, avancement, direction des armées. Par l'institution des secrétaires d'état, il ne lui était resté que des fonctions judiciaires et honorifiques. Chaque arme avait un inspecteur général qui travaillait avec le ministre pour le personnel, et

celui-ci recevait les ordres du roi, et, dans les derniers temps, du prince de la Paix qui gérait la royauté.

Ainsi l'Espagne avait en 1806 une armée, où les généraux et les gens capables étaient en petit nombre, mais qui, dans des circonstances ordinaires, aurait pu lutter contre toute autre, et qui portait en elle des germes d'amélioration. Mais pour militariser cette armée, pour la faire passer subitement de l'état de paix à l'état de guerre, pour improviser une agression contre une puissance aussi redoutable que la France, il fallait une volonté forte et éclairée, il fallait l'aide de la nation et du patriotisme. Or, pouvait-on croire au talent de l'homme ignoble qui exerçait le pouvoir? pouvait-on espérer que la nation coopérerait avec joie à une guerre que l'opinion aurait réprouvée, et qu'elle aurait regardée comme l'œuvre du favori.

Le prince de la Paix avait à peine laissé

échapper son manifeste belliqueux , quand la nouvelle de la bataille d'Iéna arriva à Madrid. Roi, reine, favori, ministres, tous furent consternés. Les hommes sensés s'étaient demandé l'un à l'autre, avec inquiétude, quel pouvait être l'objet de cette proclamation belliqueuse; ils cherchaient avec effroi quel en serait le résultat. Cependant, le gouvernement se hâta de donner aux capitaines généraux et évêques, intendans, l'ordre de regarder comme non avenue la circulaire du mois d'octobre. Ses agens firent insérer, dans toutes les gazettes de l'Europe, des articles tendans à prévenir les coups qui allaient frapper l'Espagne. Les uns disaient que la proclamation était apocryphe, et qu'elle avait été forgée à Madrid par un ennemi du gouvernement; d'autres annonçaient que les intrigues de l'Angleterre à la cour de Turquie, avaient déterminé l'empereur de Maroc à faire une descente en Andalousie, à la tête de quarante mille Maures, et que l'appel au patriotisme des Espagnols était pour

repousser et jeter dans la mer les Mécréans, qui ont laissé en Espagne tant et de si affreux souvenirs. D'autres, rejetant les interprétations défavorables que la malveillance voulait donner aux actes nouveaux du cabinet de Madrid, disaient que l'augmentation des forces était nécessaire pour prévenir les nouveaux efforts qu'allaient tenter les ennemis éternels du continent, contre un système intimement lié à la France par ses intérêts et sa situation, encore plus que par son inclination et ses habitudes.

Des articles de journaux ¹ eussent fait peu d'impression sur l'esprit de Napoléon. Godoy s'abaissa devant lui, confessa sa très-grande faute, et demanda merci. Il chercha à gagner les bonnes grâces de Murat et de la grande-duchesse; elles devaient un jour lui être encore plus utiles qu'il ne le pensait alors. Il sema l'or et les présens parmi les agens de la diplomatie française. Don Eugenio Izquierdo courut à

¹ Voyez à la fin du livre, pièce n° V.

Berlin pour apaiser l'Empereur. Izquierdo était l'agent particulier de Godoy; nous le verrons bientôt jouer, en cette qualité, un rôle plus marquant. Godoy avait sa diplomatie distincte de celle du roi. Il faut dire, à l'honneur des agens diplomatiques de l'Espagne, que toujours se tenant dans la ligne des devoirs positifs, ils ont été constamment étrangers aux intrigues et aux turpitudes de cette époque.

Napoléon, vainqueur à Iéna, avait encore à combattre les débris de la Prusse et la Russie entière; il savait que rien n'était fait quand il lui restait encore quelque chose à faire. La fortune et le pouvoir ne l'avaient pas encore rempli de cette ivresse qui, quelques années plus tard, lui donna le transport au cerveau. Il ne crut pas qu'il fût possible à la France de combattre en même temps aux Pyrénées et sur la Vistule, à Cadix et à Moscou. Il pardonna à l'Espagne, et parut ne s'être pas aperçu de l'attaque déloyale qu'il en avait reçue. La vengeance fut différée jusqu'au jour où elle s'accorderait avec la politique.

Mais il voulut affaiblir encore davantage l'Espagne en la dépouillant d'une partie de ses forces, et la jeter encore plus profondément dans son système anti-commercial, anti-continental; funeste surtout à un pays qui avait beaucoup de colonies et peu de fabriques. Dans ce dessein, il crut utile d'élever, de grandir encore le favori; il le jugeait d'autant plus facile à abattre qu'il serait plus élevé, puisqu'il n'avait aucun appui sur les intérêts ou les volontés du peuple.

UN corps de seize mille Espagnols traversa la France pour aller combattre sur les bords de la Baltique, dans les intérêts de Napoléon, et sous les ordres de ses généraux. Les six mille Espagnols qui avaient été envoyés en Étrurie vinrent le joindre en Allemagne. Ce corps d'armée était aux ordres de la Romana ¹, homme

¹ En avril 1807, la division Ofarril partit de Toscane pour joindre la Romana.

d'esprit, instruit, qui avait fait la guerre de 1793 avec distinction, et que l'opinion publique désignait dès-lors comme devant être un homme national, le jour où les Espagnols redeviendraient une nation. Joseph Bonaparte fut reconnu roi des Deux-Siciles. Ferdinand IV ne fut plus indiqué sur l'almanach de la cour, que confondu, comme frère du roi, avec la multitude des Infants d'Espagne. Le décret de Berlin, qui mettait l'Angleterre en état de blocus permanent, et condamnait aux flammes les produits de l'industrie anglaise, fut proclamé et exécuté en Espagne. Charles IV nomma Godoy protecteur du commerce, au moment où le commerce de l'Espagne achevait d'être anéanti. Ivre de joie, et ne sachant comment récompenser assez celui qu'il regardait comme le sauveur de sa monarchie, il lui donna le titre d'altesse sérénissime qu'avaient seuls porté en Espagne les fils naturels de Charles-Quint et de Philippe IV, les Don Juan d'Autriche. Le favori fanfaron fit, dans les

premiers jours de janvier 1807, comme altesse sérénissime, une espèce d'entrée triomphale au milieu d'un immense concours de gens attirés par la nouveauté du spectacle, qu'il était tenté d'appeler son peuple. Sans doute il rêvait la régence : cela réveilla le prince des Asturies.

C'EST ici l'apogée, la plénitude de la puissance de Godoy ; arrêtons-nous un moment pour fixer la place que ce personnage tiendra dans l'histoire. On a dit qu'il avait été la cause, la seule cause des malheurs de l'Espagne. C'est se tromper : il fut un accident et non pas une cause. La cause réelle fut l'anéantissement des institutions nationales, le despotisme, l'opposition aux lumières, l'absence de toute règle de gouvernement et de conduite, les efforts de deux siècles pour ternir et éteindre le caractère national. Les champs mal cultivés produisent toujours de mauvaises herbes. D'une cour despotique, il sortira des Dubarry quand les rois gouverne-

ront ; des Godoy quand les reines commanderont.

La race des favoris est indigène en Espagne.¹ Dans tous les siècles quelques favoris ont bouleversé l'état, mais jamais fortune de favori ne fut si grande, si scandaleuse, si peu motivée, que celle d'Emmanuel Godoy. Le célèbre favori de Jean II, Alvaro de Luna tint son maître dans l'esclavage, mais il avait sur lui l'ascendant que le génie et la volonté ont sur

¹ Un écrivain politique de ce pays, don Diego Saavedra Faxardo, pose cette question : Lequel est meilleur, que le prince délègue son autorité à plusieurs ou à un seul ? et il conclut pour la délégation à un seul, attendu, ce sont ses paroles, « Que le roi est » l'image du soleil, et lorsque le soleil disparaît de » l'horizon, il laisse à un seul (la lune), et non pas » à plusieurs, le soin de présider à la nuit. »

Ces paroles sont extraites d'un ouvrage politique que Saavedra composa pour l'instruction du prince des Asturies, qui fut depuis le roi Charles II. Il était réputé un des habiles politiques de la cour de Madrid, réputée elle-même la première. Qu'on juge par-là de l'esprit éclairé du temps.

la faiblesse d'esprit et de cœur. Alvaro de Luna était homme de guerre et homme d'état, cependant il périt sur l'échafaud. Pacheco fut pendant trente ans le favori et le tyran de l'impuisant Henri IV. Les Lerme, les Olivarès, les Varo sous la dynastie autrichienne, ont fait peu de bien et beaucoup de mal. Aucun de ces favoris n'a été dans une situation égale à celle de Godoy; aimé de la reine, adoré du roi il réunissait en lui la double qualité de la maîtresse et du favori. Il blessait, humiliait, maltraitait la reine, et elle ne cessait jamais de l'aimer. De la part du roi c'était un délire. Il n'a pas manqué en Espagne d'hommes superstitieux qui ont cru qu'il avait jeté un sort sur le couple royal, et qui ont attribué à l'influence des astres une fortune que les considérations terrestres étaient insuffisantes à expliquer.

Un simple garde-du-corps, qui n'avait d'abord plu à la reine que par son extérieur, et par son talent pour chanter et jouer de la flûte, avait envahi en cinq années tous les grades de

la milice, tous les cordons, toutes les récompenses, toutes les dignités de l'état. Les titres et les honneurs usités dans la monarchie ne suffisant pas à l'inépuisable bienveillance de ses maîtres, l'heureux duc de la Alcudia était devenu prince de la Paix. Ce titre de prince n'avait jamais été porté avant lui par aucun sujet d'origine espagnole. Une portion des domaines publics lui avait été concédée en pur don; des trophées sur sa voiture, des prérogatives de palais accordées aux seuls membres de la famille royale, des honneurs militaires exclusifs, et enfin, un corps militaire attaché spécialement à la garde de sa personne, l'avaient placé dans un rang auquel nul ne pouvait atteindre. La dignité de grand-amiral, si redoutable au trône dans le temps de la féodalité, avait été rétablie en sa faveur. Il était généralissime de l'armée, et en outre chef particulier de toutes les armes, directeur de tous les services. Une cédula royale venait de le créer protecteur du commerce et des colonies. Ainsi le

monarque avait déposé en ses mains la plénitude du pouvoir royal, dans un pays où il n'y a d'autre pouvoir que celui du roi. Il faut aller dans l'Orient pour trouver une pareille délégation ; là le visir est l'ombre du sultan, mais les sultans au moins ne vont pas chercher leurs visirs dans la couche de leurs épouses.

EMMANUEL Godoy était né à Badajoz, d'une famille noble, mais obscure. L'obscurité même de sa famille offrit aux généalogistes des moyens de la rattacher à d'autres familles et à des souvenirs historiques. Il fut facile de la confondre avec une autre famille du même nom plus ancienne, plus illustre, et qui habitait la même province. Les flatteurs prouvaient que le prince de la Paix descendait en ligne directe de l'empereur Montezuma. Des généalogistes plus habiles remontèrent plus avant dans l'histoire, trouvèrent que le nom de Godoy était évidemment la contraction des deux mots *Gotho soy*, je suis Goth, et en

conclurent que S. A. S. avait pour ancêtre un des seigneurs de la cour du roi Wamba.

En cherchant ses ancêtres, il n'oublia pas ses parens. Ses oncles furent ministres. Son frère, créé duc d'Almodovar del Campo, commandait le régiment des gardes espagnoles; ses sœurs épousèrent des grands d'Espagne. Long-temps Don Pedro de Cevallos regarda l'honneur d'avoir épousé une de ses parentes comme son plus grand et plus précieux titre à la confiance du roi et de la nation. Pouvait-on ne pas rechercher l'alliance de celui que Charles IV avait mis dans sa propre maison? Le roi lui avait fait épouser sa propre nièce, la fille légitime de l'infant Don Louis son frère. On destinait pendant quelque temps la sœur de cette nièce au prince des Asturies, héritier du trône. Du mariage d'Emmanuel Godoy avec Marie-Thérèse de Bourbon, naquit une fille. Les vieux rois (c'est ainsi que les Espagnols ont appelé le roi Charles IV et la reine Marie-Louise) desti-

naient cette fille en mariage au jeune infant Louis II, roi d'Étrurie, leur petit-fils. Ainsi, déjà souverain par la transmission entière, absolue et sans réserve du pouvoir, il était appelé à voir un jour son petit-fils roi par le droit de la naissance.

La première éducation de Godoy avait été négligée. Ses ennemis ont été jusqu'à dire qu'il savait à peine lire quand il entra en 1792 au conseil d'état¹. Jeune et sans expérience, il annonçait des mœurs douces et un caractère conciliant. Léger, inappliqué, il n'était pas dépourvu cependant de justesse dans l'esprit et d'une certaine facilité pour le travail. Ceux qui l'ont connu dans l'enfance de sa faveur, se sont accordés à dire qu'il était franc, affable et compatissant.

¹ Porté au ministère des affaires étrangères, contre le vœu et au scandale de la nation, on fut d'abord obligé de mettre à ses côtés un homme consommé dans les affaires, don Eugenio Llaguno, pour aider son inexpérience.

Chez Godoy la puissance ne développa que des vices. Il n'avait pas le germe de la méchanceté ; il ne fut pas cruel. Malgré cette débauche de pouvoir , malgré l'irascibilité naturelle à la domination, jamais il n'a répandu le sang. Mais il était arrivé ignorant , et le maniement des affaires ne lui apprit rien. La cour et la puissance corrompirent ce qu'il pouvait avoir de bon dans son naturel ; il ne vit dans la puissance que l'occasion de satisfaire des passions viles ou des besoins ignobles. Jamais une idée élevée, une idée de patriotisme ni d'honneur ne perça jusqu'à cet homme endormi dans la mollesse. Son esprit ne s'étendit pas avec la sphère de son activité ; il avait dans son habitude, dans ses allures, cette incertitude et cet embarras propres aux possesseurs héréditaires du pouvoir plutôt que la décision et la force , caractère distinctif de ces hommes qui, dans le bouleversement des empires, s'élèvent et conquièrent la place que la nature leur assigne et que l'ordre

social leur refusait. Aucun exploit, aucune vertu n'honorèrent sa jeunesse ; il n'avait pas tiré l'épée pendant la guerre. Il ne montra pendant la paix ni talent dans les conseils, ni détermination dans le gouvernement de l'état.

Des mœurs sévères eussent concilié l'estime au prince de la Paix et eussent diminué le dégoût que faisait naître chez les gens de bien la source impure de sa folle puissance¹. Il fut libertin et débauché. La passion qu'il avait pour les femmes ne se couvrait pas même de ces formes d'une aimable galanterie qui, en rendant le vice aimable, gardent les convenances, conservent aux hommes publics le respect extérieur de leur entourage. Ni l'amour de la reine, ni un mariage dont il devait s'honorer, ne le préservèrent de déportemens scandaleux.

¹ De tous les grands peuples de l'Europe, l'Espagnol est celui chez lequel il y a encore le plus de mœurs et d'habitudes privées, qui sont la base des vertus publiques.

Il vivait publiquement avec une femme, Dona Pepa Tudo, dont il eut deux enfans et qu'il fit comtesse de Casto-Fiel. Il fit épouser à son oncle, maréchal de camp, une autre de ses maîtresses. L'opinion publique, sans doute injuste, mais généralement répandue, lui imputait d'avoir été marié secrètement, et par conséquent d'avoir commis le crime de bigamie en recevant la main d'une petite-fille de Louis XIV.

Cupide et fastueux, il aimait les richesses comme un parvenu. Son luxe moderne et emprunté aux mœurs étrangères insultait au luxe antique et national de ses maîtres. Il suivait avec chaleur les opérations de la bourse, et plus d'une fois les connaissances positives du ministre procurèrent au spéculateur d'énormes profits. Il recevait des présens. On vendait autour de lui emplois, charges, dignités, faveurs. Tout ce qui l'entourait était vénal. De là les bruits populaires sur son immense fortune, sur son accaparement d'argent monnayé,

sur ses fonds déposés à la banque d'Angleterre. Des événemens inattendus ont réduit à une juste valeur ce qu'on devait croire de tout cela ; ils n'ont pas suffi pour éclairer l'opinion des Espagnols ni pour leur persuader que tout l'or de Mexique et de Pérou avait coulé ailleurs que dans les coffres de Godoy.

Il n'avait pas la tête assez vaste pour concevoir et suivre un système quelconque de gouvernement ; il n'avait pas l'âme assez élevée pour comprendre sa nation, pour la relever, pour trouver dans son caractère et dans les institutions aucune voie de salut au jour des calamités. Il ne possédait pas la millième partie des connaissances positives nécessaires pour mouvoir et améliorer une vaste monarchie dont les élémens de puissance étaient disséminés. Tantôt il appelait à son secours la probité et les lumières, tantôt il les éloignait. Les Aranda, les Cabarrus, les Saavedra, les Jovelanos, les Urquijo expièrent dans l'exil le tort d'avoir fait ou voulu le bien de leur pays. Avant